

Tous nos étés

Carley Fortune

Tous nos étés

traduit de l'anglais (Canada)
par Johanne Tremblay

Robert Laffont
QUÉBEC

Titre original : *Every Summer After*

Copyright © 2022 Carley Fortune

Publié avec l'accord de l'auteurice, représentée par BAROR INTERNATIONAL,
INC., Armonk, New York, U.S.A.

Traduction : Johanne Tremblay

Révision linguistique : Madeleine Taillon

Correction d'épreuves : Hélène Barraud

Mise en pages : Édiscript enr.

Conception de la couverture : Luc Gervais

Photo de l'auteurice : Jenna Marie Wakani

Dépôt légal : 2^e trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2023

ISBN 978-2-924910-40-5

*À mes parents, qui nous emmenaient au lac,
et à Bob, qui m'a laissée y retourner.*

Maintenant

Le quatrième verre avait semblé une bonne idée. La frange aussi, à bien y penser. Mais à tâtonner comme je le fais pour trouver la serrure sur la porte de mon appart, il n'est pas exclu que je regrette ce dernier spritz demain matin. Et peut-être aussi la frange. D'après June, à qui je dois ma coupe de cheveux d'aujourd'hui, la frange postrupture est presque toujours une mauvaise idée. Sauf que June n'avait pas à se pointer à la réception de fiançailles de son amie le soir même alors qu'elle était fraîchement redevenue célibataire. La frange était tout indiquée.

Ce n'est pas que je sois encore amoureuse de mon ex. Je ne le suis pas, ne l'ai jamais été. Sebastian est snob sur les bords. Cette étoile montante du droit des sociétés n'aurait pas tenu une heure à la fête de Chantal sans commenter son choix de cocktail signature. Après avoir cité quelque article prétentieux du *New York Times* selon lequel l'Aperol est passé de mode, il aurait plutôt fait mine d'étudier la carte des vins, puis monopolisé le barman avec des questions de terroir et d'acidité, avant de demander un verre du rouge le plus cher de la maison. Ce n'est pas qu'il ait un goût exceptionnel ou qu'il soit un expert, loin de là. Il se contente d'acheter des trucs à des prix exorbitants pour donner l'impression d'être connaisseur.

Sebastian et moi étions ensemble depuis sept mois, ce qui faisait de notre relation la plus longue que j'aie eue à ce jour. Il a fini par me dire qu'il ne savait pas vraiment qui j'étais. Ce n'était pas faux.

Avant lui, les mecs que je fréquentais avaient en commun d'être divertissants et de ne pas tenir à s'engager. Quand Sebastian est entré dans ma vie, j'en étais à considérer que toute adulte sérieuse devait trouver une personne avec qui s'établir. Sebastian cochait toutes les cases : il était beau, cultivé et prospère, et malgré son côté pontifiant, il arrivait à parler avec n'importe qui d'à peu près tous les sujets. Cela dit, j'avais quand même du mal à lui ouvrir mes tiroirs secrets. J'ai appris il y a longtemps à tempérer ma manie de verbaliser sans les filtrer les pensées qui me viennent à l'esprit. Je croyais que j'arrivais plutôt bien à donner sa chance au coureur, mais Sebastian a finalement constaté mon indifférence, avec raison. Il ne m'intéressait pas. Aucun d'eux ne m'intéressait.

Il n'y en avait qu'un.

Et celui-là avait disparu depuis des lustres.

Alors je m'amuse en compagnie des hommes. Et j'aime trouver dans le sexe une sortie de secours pour fuir mes pensées. Faire rire les hommes me divertit. J'aime leur compagnie, j'aime prendre congé de mon vibreur de temps à autre, mais je ne m'attache pas et je reste en surface.

J'en suis toujours à me colleter avec ma clé – *sérieux, c'est quoi le problème avec cette serrure?* – quand j'entends mon cellulaire sonner dans mon sac, ce qui m'étonne. Personne ne m'appelle si tard. En fait, personne ne m'appelle jamais, à l'exception de Chantal et de mes parents. Or Chantal n'a pas fini de faire la fête et mes parents, en voyage à Prague, dorment sans doute sur leurs deux oreilles. Le téléphone se tait juste au moment où j'ouvre enfin la porte et déboule dans mon minuscule trois et demie. Je consulte le miroir de l'entrée

et constate que, si mon rouge à lèvres a à peu près disparu, ma frange me fait une tête d'enfer. *T'avais tout faux, June.*

Penchée sur ma sandale, une mèche de cheveux bloquant ma vue, j'entreprends de défaire une lanière dorée quand mon cellulaire sonne à nouveau. Je le repêche au fond de mon sac et, à demi déchaussée, je claudique jusqu'au canapé en fronçant les sourcils devant l'écran qui affiche « Appellant inconnu ». Sans doute un mauvais numéro.

— Allô? dis-je en m'inclinant pour détacher l'autre sandale.

— Est-ce que je parle à Percy?

Je me redresse si brusquement que je dois m'agripper à l'accoudoir du canapé pour retrouver l'équilibre. *Percy.* Personne n'utilise ce surnom. Aujourd'hui, je suis Perséphone pour presque tout le monde. Parfois, on se contente de P. Mais je ne suis Percy pour personne. Ne le suis plus depuis des années.

— Allô? Percy?

La voix est grave et moelleuse. Je ne l'ai pas entendue depuis plus de dix ans, mais je la connais si bien qu'en un instant, j'ai treize ans. Le visage luisant d'écran solaire à FPS 45 et le nez plongé dans un livre de poche, je suis étendue sur le quai. J'ai seize ans et je me débarrasse de mes vêtements pour sauter dans le lac, nue et la peau poisseuse après mon quart de travail à la Taverne. J'ai dix-sept ans et, étendue sur le lit de Sam dans mon maillot de bain encore humide, j'observe ses longs doigts glisser sur les pages du manuel d'anatomie qu'il étudie, à mes pieds. Mon sang ne fait qu'un tour avant d'affluer à mes joues pendant que mes pulsations affolées remplissent mes oreilles. J'inspire avec peine et m'assois, le ventre noué.

— Oui, dis-je enfin avant d'entendre un profond soupir de soulagement.

— C'est Charlie.

Charlie.

Pas Sam.

Charlie. Son frère.

— Charles Florek, précise Charlie, qui entreprend de m'expliquer qu'il a fait des pieds et des mains pour trouver mon numéro – par l'entremise de l'ami d'une amie qui connaît quelqu'un au magazine où je travaille –, mais c'est à peine si je l'écoute. Je l'interromps :

— Charlie ?

Cette voix haut perchée et étranglée tient à une part de spritz et deux parts de choc. À moins que ce ne soit à une solide rasade de déception, parce que la voix de mon interlocuteur n'est pas celle de Sam.

Évidemment que ce n'est pas la sienne.

— Je sais, je sais. Ça fait longtemps. Mon Dieu, je ne sais plus depuis quand, ajoute-t-il comme s'il s'en excusait.

Moi, je sais. Je sais exactement depuis quand. Je tiens le compte.

Douze ans ont passé depuis la dernière fois qu'on s'est parlé. Douze années depuis cette fin de semaine catastrophique de l'Action de grâce, quand tout ce qui nous unissait, Sam et moi, s'est effondré. Quand j'ai tout gâché.

Il y eut une époque où je comptais les jours qui nous séparaient, mes parents et moi, du départ au chalet et de mes retrouvailles avec Sam. Aujourd'hui, Sam est un douloureux souvenir enfoui dans mon cœur.

Je sais aussi que j'ai vécu un plus grand nombre d'années sans Sam qu'avec lui. Le jour de l'Action de grâce qui a marqué le septième anniversaire de notre séparation, j'ai fait une crise de panique, ma première depuis longtemps, et noyé ma peine dans une bouteille et demie de rosé. Le constat me semblait incontournable : je cumulais plus d'années de vie

sans Sam qu'avec lui au lac. Ce soir-là, j'avais sangloté sans pouvoir m'arrêter avant de m'endormir, abrutie, sur le carrelage de la salle de bains. Chantal avait débarqué le lendemain après avoir ramassé un trio bien gras au resto du coin. Elle avait retenu mes cheveux pendant que je vomissais ma vie en pleurant, et je lui avais tout raconté.

— Ça fait une éternité, dis-je à Charlie.

— Je sais. Et je m'excuse de téléphoner si tard. Sa voix ressemble douloureusement à celle de Sam et je sens un nœud se former dans ma gorge. Je me souviens qu'à quatorze ans, il m'était presque impossible de les distinguer au téléphone. Cet été-là, j'avais remarqué d'autres choses chez Sam.

— Écoute, Perse, j'appelle pour te mettre au courant, dit-il en utilisant le surnom qu'il m'avait donné, mais sur un ton beaucoup plus grave que celui du Charlie d'avant. Je l'entends inspirer par le nez. « Maman est décédée il y a quelques jours, et je... j'ai pensé que tu voudrais le savoir. »

Ses paroles me percutent comme un tsunami, et je peine à les rationaliser. *Sue, morte? Sue était jeune.*

Je n'arrive qu'à croasser un « Quoi ? »

Charlie m'explique d'une voix lasse.

— Un cancer. Elle se battait depuis quelques années. On est bouleversés, bien sûr, mais elle en avait assez d'être malade, tu sais.

J'ai l'impression, et ce n'est pas la première fois, qu'on a volé le scénario de ma vie pour y insérer des rebondissements de mauvais goût. Comment Sue pouvait-elle être malade ? Ça me semble impossible. Sue avec son sourire grand comme ça, son short en jean et sa queue de cheval blond blanc. Sue qui cuisinait les meilleurs pierogis de l'univers. Sue qui me traitait comme sa fille. Sue dont j'ai rêvé un jour qu'elle devienne ma belle-mère. Sue, malade pendant des années alors que je l'ignorais. J'aurais dû le savoir. J'aurais dû être auprès d'elle.

— Je suis tellement désolée, dis-je. Je... je ne sais pas quoi te dire. Ta mère était... elle était...

J'ai l'air en proie à la panique. Je l'entends dans ma voix. *Ressaisis-toi*, me dis-je. *Tu as perdu depuis longtemps tout privilège auprès de Sue. Tu n'as pas le droit de t'effondrer maintenant.*

Je la revois, alors qu'elle élevait seule ses deux fils tout en faisant rouler la Taverne. Je repense à ce jour où je l'ai connue, quand elle était venue frapper à la porte du chalet pour rassurer mes parents, beaucoup plus âgés, et leur affirmer que Sam était un bon garçon et qu'elle nous aurait à l'œil. Je me rappelle la fois où elle m'a appris à tenir trois assiettes, et celle où elle m'a dit de ne pas avaler les conneries des garçons, pas même celles de ses deux fils.

— Elle était... tout, dis-je. Elle était une si bonne mère.

— C'est vrai. Et je sais qu'elle comptait beaucoup pour toi quand on était jeunes. C'est un peu pour ça que je t'appelle, explique Charlie d'un ton hésitant. Ses funérailles auront lieu dimanche. Je sais que ça fait longtemps, mais je crois que tu devrais être présente. Viendras-tu ?

Longtemps? Douze années se sont écoulées depuis que j'ai pris la route vers le nord, vers ce qui m'apparaissait comme chez moi plus que n'importe où ailleurs. Douze ans ont passé depuis mon dernier plongeon, tête première, dans le lac. Depuis le dérapage spectaculaire de ma vie. Depuis que j'ai vu Sam.

Je ne peux répondre qu'une chose.

— Bien sûr que je viendrai.